Crébillon, P.J. de

Catilina.


STANFORD UNIVERSITY
LIBRARY
Drama Collection



CATILINA,

TRAGEDIE.

Par M. DE CREBILLON, *de l'Académie Françoise.*

Repréſentée par les Comédiens ordinaires du Roi pour la premiere fois, le 20 Décembre 1748.

Le prix eſt de trente ſols.



A PARIS,

Chez PRAULT fils, à l'entrée du Quay de Conty, à la Charité.

M. DCC. XLIX.

Avec Approbation & Privilége du Roy.

[redacted]



A

MADAME LA MARQUISE

DE POMPADOUR.



ADAME,

Oser faire paroître CATILINA sous vos auspices, c'est acquitter un vœu général. Il y a long-tems que le Public vous a dédié de lui-même un Ouvrage qui ne doit le jour qu'à vos bontés : heureux si on l'eût jugé digne de sa Protectrice ! Et, qui ne sait pas les soins que vous avez daigné vous donner pour retirer des ténebres un

homme absolument oublié? Soins généreux qui ont plus touché que surpris. Que ne doit-on pas attendre d'une ame telle que la vôtre? Puisse l'hommage que je vous rends, MADAME, consacrer à la postérité la protection que vous accordez aux talens, & ce monument de ma reconnoissance.

Je suis avec le plus profond respect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

JOLYOT DE CREBILLON.



APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier la *Tragédie de Catilina*, & après le grand ſuccès qu'elle a eu au Théatre, il n'eſt pas poſſible de douter qu'elle ne ſoit très-digne de l'Impreſſion. Fait à Paris ce 13 Janvier 1749.

FONTENELLE.



ACTEURS.

CATILINA.

CICÉRON, Conſul.

CATON.

PROBUS, Grand-Prêtre.

TULLIE, fille de Cicéron.

FULVIE.

LENTULUS.

CRASSUS.

CÉTHÉGUS.

LUCIUS.

SUNNON, Ambaſſadeur des Gaules.

GONTRAN.

LICTEURS.

La ſcéne eſt dans le Temple de Tellus.



CATILINA,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CATILINA, LENTULUS.

CATILINA.



Esse de t'effrayer du ſort qui me menace,
Plus j'y vois de périls, plus je me ſens d'audace ;
Et l'approche du coup qui vous fait tous trembler,
Loin de la ralentir, ſert à la redoubler.

Crois-moi, sois sans détour pour un ami qui t'aime;
Dans le fond de ton cœur je lis mieux que toi-même,
Lentulus, & le mien ne peut voir sans pitié
Ce qu'un ambitieux coûte à ton amitié.
Ce Tyran des Romains, l'amour de la Patrie,
Te trompe, & se déguise en frayeur pour ma vie.
Est-ce à moi d'abuser du penchant malheureux
Qui te fait une loi de tout ce que je veux ?
Issu des Scipions, tu crains qu'à ta mémoire
On ne refuse un jour place dans leur histoire;
Et le rang de Préteur qui te lie au Sénat,
Trouble en un Conjuré le cœur du Magistrat.
Tu crains pour Rome enfin, voilà ce qui t'arrête;
Quand tu ne crois ici craindre que pour ma tête:
Va, de trop de remords je te vois combattu,
Pour te ravir l'honneur d'un retour de vertu.

LENTULUS.

Catilina, laissons un discours qui m'offense,
Tes soupçons sont toujours trop près de ta prudence:
A force de vouloir approfondir un cœur,
Un faux jour a souvent produit plus d'une erreur;
Et les plus éclairés ont peine à s'en défendre,
Mais un Chef de Parti ne doit point s'y méprendre;
D'entre les Conjurés distingue tes amis,
Et qu'un discours sans fard leur soit du moins permis;

De toutes les grandeurs qui feront ton partage,
Je ne t'ai démandé que ce ſeul avantage;
Laiſſe-m'en donc jouir, mon amitié pour toi
N'a que trop ſignalé ſa conſtance & ſa foi.
Dis-moi, ſi ta fierté juſque-là peut deſcendre;
De tant d'excès affreux ce que tu peux prétendre,
Pourquoi faire égorger Nonius cette nuit,
Et de ce meurtre enfin quel peut être le fruit?

CATILINA.

Celui d'épouvanter le premier téméraire
Qui de mes volontés ſecret dépoſitaire,
Oſera comme lui balancer un moment,
Et s'expoſer aux traits de mon reſſentiment.
Lentulus, dans le fond, doit aſſez me connoître,
Pour croire que je n'ai ſacrifié qu'un traître,
Et que ces cruautés qui lui font tant d'horreur,
Sont de ma politique, & non pas de mon cœur.
Ce qui ſemble forfait dans un homme ordinaire,
En un Chef de Parti prend un aſpect contraire;
Vertueux ou méchant, au gré de ſon projet,
Il doit tout rapporter à cet unique objet.
Qu'il ſoit crû fourbe, ingrat, parjure, impitoyable,
Il ſera toujours grand, s'il eſt impénétrable:
S'il eſt prompt à plier, ainſi qu'à tout oſer,
Et qu'aux yeux du Public il ſache en impoſer.

Il doit ſe conformer aux mœurs de ſes complices;
Porter juſqu'à l'excès les vertus & les vices,
Laiſſer de ſon renom le ſoin à ſes ſuccès;
Tel on déteſte avant, que l'on adore après.
Je ne vois ſous mes loix qu'un Parti redoutable,
A qui je dois me rendre encor plus formidable;
S'il ne ſe fût rempli que d'hommes vertueux,
Je n'aurois pas de peine à l'être encor plus qu'eux.
Hors Céthégus & toi, dignes de mon eſtime,
Le reſte eſt un amas élevé dans le crime,
Qu'on ne peut contenir ſans les faire trembler,
Et qui n'aiment qu'autant qu'on ſait leur reſſembler.
Un Chef autoriſé d'une juſte puiſſance,
Soumet tout d'un coup d'œil à ſon obéiſſance;
Mais, dès qu'il eſt armé pour troubler un état,
Il trouve un compagnon dans le moindre ſoldat;
Et l'art de le ſoumettre exige un art ſuprême,
Plus difficile encor que la victoire même.

LENTULUS.

Songe à les ſubjuguer ſans te rendre odieux.
Mais avant que le jour nous ſurprenne en ces lieux,
Au Temple de Tellus dis-moi ce qui t'appelle;
Son Grand Prêtre Probus te ſera-t-il fidéle?
Quoique rien en ce lieu ne borne ſon pouvoir,
Je ne ſai ſi Probus remplira notre eſpoir.

[redacted]

Il est vrai qu'à ses soins nous devons cet asyle,
Dont il nous rend l'accès aussi sûr que facile;
Mais au nouveau Consul le Grand Prêtre est lié
Par l'intérêt, le sang, l'orgueil, ou l'amitié:
Lorsqu'à des Conjurés ses pareils s'associent,
C'est par des trahisons que tous se justifient.
Aujourd'hui le Sénat doit s'assembler ici;
Ce n'est pas cependant mon plus cruel souci.
Je crains, je l'avouerai, les fureurs de Fulvie,
Et je crains encor plus ton amour pour Tullie
Fille d'un ennemi dangereux & jaloux,
De Cicéron enfin, l'objet de ton courroux.
Et, comment dans un cœur qu'un si grand soin entraîne,
Peux-tu concilier tant d'amour & de haine?
L'amour pour tes pareils auroit-il des appas?

CATILINA.

Ah! Si je le ressens, je n'y succombe pas.
Qu'un grand cœur soit épris d'une amoureuse flamme,
C'est l'ouvrage des sens, non le foible de l'ame;
Mais, dès que par la gloire il peut être excité,
Cette ardeur n'a sur lui qu'un pouvoir limité.
C'est ainsi que le mien est épris de Tullie;
Ses graces, sa beauté, sa fiere modestie,

[redacted]

Tout m'en plaît, Lentulus; mais cette passion
Est moins amour en moi, qu'excès d'ambition.
Malgré tous les objets dont son orgueil se pare,
Tullie est ce que Rome eut jamais de plus rare;
Je vois, à son aspect, tout un peuple enchanté;
Et c'est de tant d'attraits le seul qui m'ait tenté.
Sans la foule des cœurs qui s'empressent pour elle,
Tullie à mes regards n'eût point paru si belle;
Mais je n'ai pû souffrir que quelque audacieux
Vînt m'enlever un bien qu'on croit si précieux.
Enfin je l'ai conquis, &, sans cette victoire,
Je croirois aujourd'hui que tout manque à ma gloire.
Ce n'est pas que l'amour en soit le seul objet;
Loin que de mes desseins il suspende l'effet,
Cette flamme où tu crois que tout mon cœur s'applique,
Est un fruit de ma haine, & de ma politique.
Si je rens Cicéron favorable à mes feux,
Rien ne peut désormais s'opposer à mes vœux.
Je tiendrai sous mes loix & la fille & le pere,
Et j'y verrai bientôt la République entiere.
Je sai que ce Consul me hait au fond du cœur,
Sans oser d'un refus insulter ma faveur.
Il craint en moi le Peuple, & garde le silence:
Mais, tandis qu'entre nous Rome tient la balance,

[redacted]

J'ai crû devoir toujours poursuivre avec éclat
Un hymen qui le perd dans l'esprit du Sénat.
Au Temple de Tellus voilà ce qui m'appelle:
Probus, qu'à Cicéron je veux rendre infidéle,
M'y sert à ménager des Traités captieux;
Où, sans rien terminer, je les trompe tous deux.
Mais, loin de confier nos desseins au Grand Prêtre,
De ses propres sécrets je suis déja le maître;
J'ai flatté son orgueil par le Pontificat;
J'ai parlé pour lui seul en public au Sénat;
Tandis que pour César, aidé de Servilie,
J'engageois Cicéron trompé par Césonie:
Enfin, Probus sait trop que s'il m'osoit trahir,
Il ne me faut qu'un mot pour le faire périr;
Même ici, par ses soins, je dois revoir Tullie.
Ne crains point cependant le courroux de Fulvie,
Son cœur fut trop à moi pour en redouter rien.

LENTULUS.

Elle a trop pénétré l'artifice du tien
Pour ne se point venger de tant de perfidie;
Elle est femme, jalouse, imprudente, hardie;
Elle sait tout, bientôt nous serons découverts;
Et je n'entrevois plus que de tristes revers.
Que faisons-nous dans Rome? Et sur quelle espérance,
Parmi tant d'ennemis, avoir tant d'assurance?

Contre César & toi, les clameurs de Caton
Ne cessent d'irriter Antoine & Cicéron.
Ces deux Consuls, tous deux amis de la Patrie,
Brûlans de cet amour que tu nommes manie,
Peut-être trop instruits de nos desseins secrets,
Préviendront, d'un seul coup, ta haine & tes projets.
Déja, de toutes parts, je vois grossir l'orage;
Crassus devient suspect, t'en faut-il davantage?
Et tu n'ignores pas que depuis plus d'un jour
Les lettres de Pompée annoncent son retour;
Que Pétréius suivi de nombreuses cohortes,
Bientôt de Rome même occupera les portes:
César, dont le génie égale le grand cœur,
T'accuse d'imprudence, & de trop de lenteur.

CATILINA.

Oui, je sai que César desire ma retraite,
Pour briguer au Sénat l'honneur de ma défaite,
Pour voir nos Légions marcher sous ses drapeaux,
Et pour profiter seul du fruit de mes travaux.
Mais, si le sort répond à l'espoir qui m'anime,
Je ferai de César ma premiere victime;
Il est trop jeune encor pour me donner la loi,
Et je n'en veux ici recevoir que de moi.
Qu'ai-je à craindre dans Rome où le Peuple m'adore,
Où je veux immoler ce Sénat que j'abhorre?

Le péril est égal ainsi que la fureur ;
Et j'ai, de plus, sur eux ma gloire & ma valeur.
L'exemple de Silla n'a que trop fait connoître
Combien il est aisé de leur donner un maître ;
Et ce Pompée enfin, si fameux aujourd'hui,
Tremblera devant moi, comme il fit devant lui.
Manlius avec nous toujours d'intelligence,
Aussi prompt que toi-même à servir ma vengeance,
Avec sa Légion doit joindre Célius,
Et Céson avec lui rejoindre Manlius.
Sunnon des fiers Gaulois le ministre fidéle
Qui les voit menacés d'une guerre nouvelle,
Habile à profiter de celle des Romains,
Doit de tout son pouvoir appuyer nos desseins.
Cesse de m'opposer une crainte frivole,
Dès demain je serai maître du Capitole.
C'est du haut de ces lieux que tenant Rome aux fers,
Je veux avec les Dieux partager l'Univers.
Rome ! Je n'ai que trop fléchi sous ta puissance ;
Mais je te punirai de mon obéissance.
Pardonne ce courroux à la noble fierté
D'un cœur né pour l'Empire, ou pour la liberté.

LENTULUS.

Ah ! Je te reconnois à ce noble langage ;
Rome même est trop peu pour un si grand courage.

Remplis ton sort, fais voir à l'Univers jaloux ;
Qu'il ne devoit avoir d'autres maîtres que nous.
Adieu, Catilina, Probus vient, je te laisse.

CATILINA.

Va, dis à Céthégus qu'il tienne sa promesse ;
L'un & l'autre, en secret, daignez voir Manlius ;
Et faites observer Fulvie & Curius.

SCENE II.

CATILINA, PROBUS.

PROBUS.

Hé quoi, Seigneur, c'est vous que votre vigilance
A conduit le premier aux Autels que j'encence !
Saviez-vous que Tullie y dût porter ses pas ?

CATILINA.

Je le sai, cependant je ne l'y cherche pas.
Votre intérêt, Probus, est tout ce qui m'amène ;
Et mon cœur à vous seul veut confier sa peine.
César, que Cicéron appuyoit au Sénat,
César est désormais sûr du Pontificat ;
Il l'emporte sur vous, & son audace extrême
Veut soumettre à ses loix la Religion même.

J'ai crû, de Cicéron qui vous est allié,
Que mon parti pour vous seroit fortifié,
Ou qu'il choisiroit mieux du moins votre adversaire :
Mais ses trésors ont fait ce que je n'ai pû faire;
C'est ainsi qu'aujourd'hui se gouvernent les loix.
Ce Sénat, le modéle & le tuteur des Rois,
Qui fit à l'Univers admirer sa justice,
Qui punissoit de mort un soupçon d'avarice;
Qui puisoit ses décrets dans le conseil des Dieux;
Vend ce qu'à la vertu réservoient nos ayeux.
Je vois avec douleur que cet affront vous blesse.

PROBUS.

Eh! Ce n'est pas moi seul, Seigneur, qu'il intéresse,
Il rejaillit sur vous encor plus que sur moi,
Vous, qu'un vil Orateur fait plier sous sa loi;
Vous, qui jusqu'à ce jour armé d'un front terrible;
Des cœurs audacieux fûtes le moins fléxible,
Qui d'un Sénat tremblant à votre fier aspect,
Forciez, d'un seul regard, l'insolence au respect;
A sa voix, aujourd'hui, plus soumis qu'un esclave;
Enfin, à votre tour, vous souffrez qu'on vous brave;
Et vous abandonnez le soin de l'Univers
A des hommes sans nom, qui mettent Rome aux fers.

Et que m'importe à moi que le Sénat m'outrage,
Que sa corruption mette à prix son suffrage?
L'Univers ne perd rien à mon abaissement,
Mon nom ni mes vertus n'en sont pas l'ornement;
Les Dieux ne m'ont point fait pour le régir en maître.
Vous seul... Mais désormais méritez-vous de l'être
Avec une valeur qui n'oseroit agir,
Et ce front outragé qui ne sait que rougir?
Quoi, pour vous engager à sauver la Patrie,
Faudra-t-il qu'avec moi tout un peuple s'écrie:
La mort nous a ravi Marius & Silla,
Qu'ils revivent en toi, régne Catilina!

CATILINA.

Probus, ne tentez point une indigne victoire,
Les crimes du Sénat ne souillent point ma gloire;
Je frémis comme vous de tout ce que j'y vois,
De l'abus du pouvoir, & du mépris des loix.
J'admire en vous sur-tout cette ame bienfaisante
Que l'approche des Dieux rend si compatissante:
Mais parmi tant d'objets cités pour m'émouvoir,
Vous en oubliez un.

PROBUS.

Quel est-il?

CATILINA.

Mon devoir.

A combien de desirs il faut que l'on s'arrache,
Si l'on veut conserver une vertu sans tache ?
L'outrage n'est suivi d'aucun ressentiment,
Dès que le bien public s'oppose au châtiment ;
Ses intérêts sacrés sont notre loi suprême,
Et s'immoler pour eux, c'est vivre pour soi-même.
Considerez ce Temple orné de mes ayeux,
Que Rome a crû devoir placer parmi vos Dieux :
Le sang qu'ils prodiguoient pour cette auguste mere,
N'a laissé dans son sein qu'un fils qui la révere ;
Et tout muets qu'ils sont, ces marbres généreux,
Ne m'en disent pas moins qu'il faut l'être autant qu'eux.
Rome ne me doit rien, & je lui dois la vie.

PROBUS.

Ainsi vous souffrirez qu'elle soit asservie ;
Qu'un peuple qui vous a nommé son protecteur,
Soit réduit à chercher un autre défenseur :
Envain fondant sur vous sa plus chere espérance,
Rome vous élevoit à la toute-puissance.
J'entrevois dans le coeur d'un fier Patricien,
Les foiblesses de coeur d'un obscur Plébéien ;
Et c'est Catilina, qui seul ici protege
Un reste de Sénat impur & sacrilege ;

Un tas d'hommes nouveaux proſcrits par cent décrets
Que l'orgueilleux Sylla dédaigna pour ſujets;
Diſparu dans l'abîme où ſon orgueil le plonge,
Les grandeurs du Sénat ont paſſé comme un ſonge.
Non, ce n'eſt plus ce corps digne de nos Autels,
Où les Dieux opinoient à côté des mortels.
De ce corps avilli Minerve s'eſt bannie
A l'aſpect de leur luxe & de leur tyrannie;
On ne voit que l'or ſeul préſider au Sénat,
Et de profanes voix fixer le Conſulat.
Enfin, Rome n'eſt plus ſans le ſecours d'un maître.
Et, qui d'eux plus que vous, ſeroit digne de l'être?
Céſar ſemble promettre un ſuperbe avenir,
Que peut-être moins jeune il oſera tenir.
Lucullus n'eſt plus rien, & ſon rival Pompée
N'a pour lui qu'un bonheur où Rome s'eſt trompée.
Craſſus, plein de deſirs indignes d'un grand cœur,
Borne à de vils tréſors les ſoins de ſa grandeur.
Cicéron ébloui du feu de ſon génie . . .
Mais, je veux reſpecter le pere de Tullie.
Pour Caton, je n'y vois qu'un courage inſenſé;
Un faſte de vertu qu'on a trop encenſé.
Le reſte n'eſt point fait pour prétendre a l'Empire;
C'eſt à vous ſeul, Seigneur, que j'oſe le prédire.

Quelle gloire pour vous en domptant les Romains,
De pouvoir vous vanter au reste des humains,
Que sans avoir des Dieux emprunté le tonnerre,
Un seul homme a changé la face de la terre!

CATILINA.

Ministre des Autels, que me proposez-vous!

PROBUS.

La gloire de bien faire, & le salut de tous,
Ce qu'un grand cœur flatté de cet honneur suprême,
Auroit dû dès long-temps se proposer lui-même.

CATILINA.

Ah! Probus, je l'avoue, une si noble ardeur
Porte des traits de feu jusqu'au fond de mon cœur;
Je sens que malgré moi mes scrupules vous cedent.

PROBUS.

Hé bien, qu'à ce remords de prompts effets succedent,
D'armes & de soldats remplissons tous ces lieux
Où le Sénat impie ose troubler mes Dieux.
Dans un sang ennemi... Mais j'apperçois Tullie.

CATILINA.

Ne vous éloignez point, cher Probus, je vous prie;
J'ai besoin de conseil dans le trouble où je suis,
Et je vous rejoindrai bientôt si je le puis.

[*Probus se retire dans une aîle du théatre.*]

SCENE III.

CATILINA, TULLIE.

CATILINA.

QUoi, Madame, aux Autels vous devancez l'aurore!
Et, quel ſoin ſi preſſant vous y conduit encore?
Qu'il m'eſt doux cependant de revoir vos beaux yeux,
Et de pouvoir ici raſſembler tous mes Dieux!

TULLIE.

Si ce ſont là les Dieux à qui tu ſacrifies,
Apprens qu'ils ont toujours abhorré les impies;
Et que ſi leur pouvoir égaloit leur courroux,
La foudre deviendroit le moindre de leurs coups.

CATILINA.

Tullie, expliques-moi ce que je viens d'entendre,
Ma gloire & mon amour craignent de s'y méprendre;
Et ſi nous n'étions ſeuls, malgré ce que je voi,
Je ne croirois jamais que l'on s'adreſſe à moi.

TULLIE.

Ah! ce n'eſt qu'à vous ſeuls, grands Dieux! que je m'adreſſe,
Et non à des cruels qu'aucun remords ne preſſe!

Monſtres,

Monstres, dont la fureur brave les immortels,
Et que le crime suit jusqu'aux piéds des Autels,
Qui tous baignés d'un sang qui demande vengeance,
Osent des Dieux vengeurs insulter la présence!
Le sang de Nonius versé près de ces lieux,
Fume encore, & voilà l'encens qu'on offre aux Dieux;
La sacrilége main qui vient de le répandre,
N'attend plus qu'un flambeau pour mettre Rome en cendre.
Ce n'est point Mithridate, ennemi des Romains;
Ni le Gaulois Altier qui forme ces desseins;
Grands Dieux! c'est une main plus fatale & plus chere,
Qui menace à la fois la patrie & mon pere.
Ces excès de fureur inconnus à Sylla,
N'étoient faits que pour toi, traître Catilina.

CATILINA.

D'un reproche odieux réprimez la licence,
Madame, ou contraignez vos soupçons au silence;
Songez, pour violer le respect qui m'est dû,
Qu'il faut auparavant que je sois convaincu;
Qu'il faut l'être soi-même avant que d'oser croire
La moindre lâcheté qui peut flétrir ma gloire;

Que l'amour est déchû de son autorité
Dès qu'il veut de l'honneur blesser la dignité:
Souvenez-vous enfin qu'un généreux courage
Pardonne à qui le hait, mais point à qui l'outrage.

TULLIE.

Et, qu'ai-je à redouter de ton inimitié?
Tu ne me verras point implorer ta pitié,
Cruel, tu peux porter à la triste Tullie
Tous les coups que ta main réserve à la Patrie:
Borne tes cruautés à déchirer un cœur
Qui s'est déshonoré par une lâche ardeur;
Ce cœur que trop long-temps a souillé ton image,
N'est plus digne aujourd'hui que d'opprobre & d'outrage;
Rien ne peut expier la honte de mes feux:
Mais ne présume pas que ce cœur malheureux,
Que tes fausses vertus t'ont rendu favorable,
T'épargne un seul moment dès qu'il te sait coupable;
Tu le verras plus prompt à s'armer contre toi,
Qu'il ne le fut jamais à t'engager sa foi.
Grands Dieux! n'ai-je brûlé d'une flamme si pure,
Que pour un assassin, un rebéle, un parjure?
Et le barbare encore insulte à ma douleur,
Il veut que mon devoir respecte sa fureur!
Mais, cruel, mon amour n'en sera point complice;
Dût-on charger ma main du soin de ton supplice;

Je n'hésiterai point à te sacrifier :
Tu n'as plus qu'un moment à te justifier.

CATILINA.

Et, de quoi voulez-vous que je me justifie ?

TULLIE.

D'un complot qui bientôt te coûtera la vie.
Mais puisque ton orgueil s'obstine à le nier ;
Et que tu me réduits, traître, à t'humilier,
Esclave, paroissez.

SCENE IV.

CATILINA, TULLIE, FULVIE *déguisée en esclave.*

CATILINA *à part.*

Que vois-je ! C'est Fulvie.

TULLIE *à Fulvie.*

Parlez, je vous l'ordonne au nom de la Patrie.

FULVIE.

Qui, moi ; parler, Madame, à quel péril affreux
Exposez-vous ici les jours d'un malheureux !
D'un Romain, quelqu'en soit le rang & la naissance,
Je sai combien je dois respecter la présence ;

De celui-ci ſur-tout je redoute l'aſpect.

TULLIE.

Parlez, & dépouillez ce frivole reſpect;
Un eſclave enhardi par le ſalut de Rome,
Doit-il tant s'effrayer à l'aſpect d'un ſeul homme?
Connoiſſez-vous celui qui paroît à vos yeux?
Répondez; quel eſt-il?

FULVIE.

C'eſt un ſéditieux.
Je ne connois que trop ce mortel redoutable,
Et le plus grand de tous s'il étoit moins coupable:
Oui, Madame, c'eſt lui, voilà le furieux
Qui veut ſouiller de ſang ſa Patrie & ſes Dieux,
Égorger le Sénat, immoler votre pere,
Et la flamme à la main déſoler Rome entiere.

CATILINA *feignant de ne pas reconnoître Fulvie.*

Quoi, vous oſez commettre un homme tel que moi
Avec des malheureux ſi peu dignes de foi?
Et vous me réduiſez à ſouffrir qu'un eſclave,
Au mépris de mon rang, me flétriſſe & me brave?
Ah! C'eſt pouſſer l'injure & l'audace trop loin.

TULLIE.

Ingrat, rougis du crime & non pas du témoin:

Mais envain ton orgueil s'attache à le confondre,
Vanter ta dignité, ce n'est pas me répondre.
Adieu.

[*à Fulvie.*]

Vous, suivez-moi.

CATILINA *arrêtant Fulvie.*

Non, non, il n'est plus temps;
Cet esclave est chargé d'avis trop importans;
D'ailleurs, dès qu'avec lui vous osez me commet-
tre,
Souffrez qu'en d'autres mains je puisse le remettre.
Probus, venez à nous.

SCENE V.

CATILINA, TULLIE, FULVIE, PROBUS.

TULLIE.

QUel est donc ton dessein?

CATILINA.

C'est au nom du Sénat & du peuple Romain,
Qui de ces lieux sacrés vous fit dépositaire,
Probus, qu'entre vos mains je mets ce téméraire.

TULLIE.

Envain par ce dépôt tu crois m'en imposer ;
Je vois à quel dessein tu veux en disposer.

CATILINA.

Non, loin que ma fierté désormais le récuse,
C'est devant le Sénat que je veux qu'il m'accuse.
Puis qu'il doit en ces lieux s'assembler aujourd'hui,
C'est à Probus, Madame, à répondre de lui.

TULLIE.

Songe, Catilina, qu'il y va de ta vie.

CATILINA.

Allez, songez, Madame, à sauver la Patrie ;
C'est des jours d'un ingrat prendre trop de souci ;
Et l'amour n'a plus rien à démêler ici.

SCENE VI.

CATILINA *seul.*

QU'aurois-je à redouter d'une femme infidelle ?
Où seront ses garants, & d'ailleurs, que sait-elle ?
Quelques vagues projets dont l'imprudent Caton
Nourrit depuis long-temps la peur de Cicéron ;

Projets abandonnés, mais dont ma politique,
Par leur illusion trompe la République,
Sait de ce vain fantôme occuper le Sénat,
L'effrayer d'un faux bruit, ou d'un assassinat,
Et ne lui laisser voir que des mains meurtrieres;
Tandis qu'un grand dessein échappe à ses lumieres.
Maître de mes secrets, j'ai pénétré les siens,
Et Lentulus lui-même ignore tous les miens.
De cent mille Romains armés pour ma querelle,
Aucun ne se connoît, tous combattront pour elle.
De l'un des deux Consuls je me suis assuré;
Plus que moi contre l'autre Antoine est conjuré;
César ne doit qu'à moi sa dignité nouvelle,
Et je sai qu'à ce prix il me sera fidéle.
Voilà comme un Consul qui pense tout prévoir;
Souvent pour mes desseins agit sans le savoir.
L'Affriquain peu soumis, le Gaulois indomptable,
Tout l'Univers enfin, las d'un joug qui l'accable,
N'attend pour éclater que mes ordres secrets,
Et Cicéron n'est point instruit de mes projets.
Ce n'est pas dans tes murs, Rome! que je m'arrête;
Des cris du monde entier j'ai grossi la tempête;
Mon cœur n'étoit point fait pour un simple parti
Que le premier revers eût bientôt ralenti.
J'ai séduit tes vieillards, ainsi que ta jeunesse,
César, Sylla, Crassus, & toute ta noblesse.

Mais il faut retourner à Probus qui m'attend;
Ménageons avec lui ce précieux instant
Pour rendre sans effet le courroux de Tullie,
Et pour mettre à profit les fureurs de Fulvie.
Soutiens, Catilina, tes glorieux desseins,
Maître de l'Univers, si tu l'es des Romains;
C'est aujourd'hui qu'il faut que ton sort s'accom-
plisse,
Que Rome à tes genoux tombe, ou qu'elle périss[e]

Fin du premier acte.



ACT[E]

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FULVIE, PROBUS.

FULVIE.

N'Abuſez point, Probus, de l'état où je ſuis ;
Je vous perdrai : du moins, ſongez que je le puis.
Vous croyez, à l'abri de votre caractere,
Pouvoir impunément défier ma colere ;
Et que mon cœur tremblant à l'aſpect de ce lieu ;
Va mettre au même rang le Miniſtre & le Dieu.
Et quel Miniſtre encore ! Un ſacrilége, un traî-
tre,
Qui de Catilina devenu le Grand-Prêtre ;
Des Tarquins, ſur ſon front, veut ceindre le bandeau,
Et du ſang des Romains nourrir ce Dieu nouveau.
Lâche, qui ſe dévoue aux amours de Tullie,
Qui de ſes propres Dieux profanateur impie,
Prête leur Sanctuaire à des feux criminels,
Déshonore le Prêtre, & ſouille les Autels.

PROBUS.

Cédez moins au torrent de votre jalousie;
Et loin de m'offenser, écoutez-moi, Fulvie.
Considerez l'abîme où va vous engager
Une folle habitude à ne rien ménager.
Vous croyez vous venger, vous vous perdez vous-même,
Et de plus, un amant qui peut-être vous aime.
Le dépit n'a jamais satisfait ses transports,
Qu'il n'ait livré notre ame à d'éternels remords.
L'amour le mieux vengé, quelle que soit l'offense;
Est souvent le premier à pleurer sa vengeance;
On punit l'inconstant, mais on perd en un jour
L'objet de sa tendresse, & l'espoir d'un retour.
Enfin, que savez-vous si l'on aime Tullie,
A travers les fureurs dont votre ame est saisie?
Croyez-vous que l'amour éclaire assez vos yeux
Pour percer les replis d'un cœur ambitieux?
Vous savez les projets que votre amant médite,
En pénétrez-vous bien les détails, & la suite?
Un homme tel que lui, doit-il à découvert
Se montrer, sans prudence, au grand jour qui le perd?
Peut-il porter trop loin l'artifice & la feinte?
Non, il faut que son cœur ne soit qu'un labirinthe,

Que l'amour même en vain y cherche des secrets
Que pour lui la raison & l'honneur n'ont point faits.
L'usage qu'aujourd'hui vous avez osé faire
Des secrets dont l'amour vous fit dépositaire,
Ne vous prouve que trop, malgré votre dépit,
Pour peu qu'il ait parlé qu'il n'en a que trop dit.
L'impétueux Caton murmure, tonne, éclate,
Trouble tout pour servir un Consul qui le flatte.
Devenu du Sénat, & l'idole, & l'espoir,
Cicéron est armé du souverain pouvoir.
Le Sénat qui sur lui redoute une entreprise,
Pour mettre son Héros à couvert de surprise,
De l'ordre équestre entier le fait accompagner;
Puis qu'on ne peut le perdre, il faut donc le gagner.
Pour le faire périr, il faut la force ouverte;
Mais, ce seroit sans fruit travailler à sa perte.
Un hymen prétendu peut calmer ses frayeurs,
Et cet hymen devient l'objet de vos fureurs.
Plus de raison alors, & la fiére Fulvie
Expose un nom célebre aux mépris de Tullie,
Se couvre sans rougir d'un vil déguisement.
Pourquoi ce déshonneur? Pour perdre son amant.
Ah, Madame! Ce cœur dont j'ai plaint la tendresse,
De l'habit qui vous cache a-t-il pris la bassesse?

Dans quel sein déposer des secrets dangereux
Si le cœur d'une amante est un écueil pour e
Vit-on jamais l'amour dans sa plus noire yvre
Emprunter du dépit une langue traîtresse ?

FULVIE.

Qui donc ai-je trahi ? Ministre ambitieux,
Et quelle foi doit-on à des séditieux ?
La garder aux méchans, c'est partager leu
mes :
Mais je vois que Probus connoît peu ces
mes ;
Et je sai, quand la haine enflamme vos pareil
Jusqu'où va la noirceur de leurs lâches cons
Sur-tout dès qu'il s'agit de venger leurs injures,
César est désigné souverain des augures,
Cicéron a brigué pour ce rival heureux,
Et le place en un rang dont on flattoit vos vo
Catilina d'ailleurs vous étoit favorable.
Le moyen qu'à vos yeux je ne sois point coup
Moi qui viens de sauver un Consul odieux
Qui s'est osé jouer d'un Ministre des Dieux,
Qui de sa dignité dépositaire habile,
Plein de faste aux Autels, & près des grands
vile,
Sur l'espoir de leurs dons mesure sa ferveur,
Et n'adore en effet que la seule faveur ?

Mon devoir m'ordonnoit de ſauver la Patrie ;
Imitez-le, ou gardez vos conſeils pour Tullie.
Croyez-moi, terminez d'imprudentes leçons,
Qui ne font qu'irriter ma haine & mes ſoupçons :
Ceſſez de me flatrer qu'on peutm'aimer encore,
J'ai trop vû la beauté que l'infidéle adore ;
Mes yeux avant ce jour ne la connoiſſoient pas,
Mais, vous me payerez ſes funeſtes appas ;
C'eſt vous qui leur gagnez ſur moi la préférence,
Moi, que déshonoroit la ſeule concurrence.
Pourquoi de cet hymen m'a-t-on fait un ſecret ?
Et pourquoi, s'il eſt feint, m'en cacher le projet?
Traître, ce n'eſt pas vous qui deviez me l'apprendre?
Mais on croit n'avoir rien à craindre d'un cœur tendre.
Sachez que d'un ſecret à demi confié,
Dès qu'on peut une fois percer l'autre moitié,
On eſt toujours en droit d'en trahir le myſtere ;
Et qu'on ne doit plus rien à qui nous l'oſe taire.

PROBUS.

Hé bien, perdez, Madame, un homme généreux
Qui veut briſer les fers de tant de malheureux ;
Vengez votre beauté d'un amant infidéle,
Et votre orgueil bleſſé des projets qu'il vous céle ;
D'un long embraſement devenez le flambeau,
Et nous ouvrez à tous les portes du tombeau.

Mais, Catilina vient, évitez sa présence;
Ou du moins, gardez-vous d'irriter sa vengeanc

SCENE II.

CATILINA, FULVIE, PROBUS

CATILINA.

PRobus, où sommes-nous ? & qu'est-ce que
voi !
Quel opprobre pour Rome, & quel affront p
moi !
C'est aux yeux du Sénat, aux miens, qu'une R
maine,
Au mépris des devoirs où son sexe l'enchaîne,
Sous un déguisement fait pour de vils humains,
S'en va déshonorer le premier des Romains,
De ses folles erreurs le rendre la victime,
Sans daigner seulement s'éclaircir de son crime
Et lors que tout conspire à me justifier,
Sa jalouse fureur veut me sacrifier!
Et quel étoit le but où ma valeur aspire ?
Pour qui voulois-je ici conquérir un Empire ?
Est-ce pour Cicéron, l'objet de mon courroux,
Lui que je voudrois voir expirer sous mes coups

Non, c'eſt pour une ingrate à qui je ſacrifie
Ma gloire, mon devoir, & le ſoin de ma vie.

FULVIE.

Pourſuis, Catilina, le reproche ſiéd bien
A des cœurs innocens & purs comme le tien;
Mais dans l'art de tromper, ta ſcience ſuprême,
Tu m'en as trop appris pour me tromper moi-même.
Vas, ceſſe d'éclater ſur mon déguiſement,
Tout, juſqu'à ton courroux, eſt faux en ce moment.
Égorge Cicéron aux yeux de ſa famille;
Je ne t'en croirai pas moins épris de ſa fille;
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que tu ſais allier
La vertu, les forfaits, l'amant, le meurtrier;
Et Tullie à tes yeux fût-elle encor plus chere,
Rien ne garantiroit la tête de ſon pere.
Mais, de quoi te plains-tu? Quel eſt mon attentat?
Eſt-ce moi qui prétens t'accuſer au Sénat?
De l'eſpoir d'être à toi ma tendreſſe enyvrée,
A tes lâches complots ne m'a que trop livrée.
Songe que tu me dois & Céſar, & Craſſus,
Les enfans de Sylla, Cépion, Lentulus.
Cruel! j'aurois voulu que tout ce qui reſpire,
Eût été comme moi ſoumis à ton Empire;

Mais tandis que pour toi je séduisois les cœurs,
Tu préparois au mien le comble des horreurs;
Et le tien, trop épris des charmes de Tullie,
A bientôt oublié ce qu'il doit à Fulvie.
Cependant, qui de nous s'arme ici contre toi?
C'est elle qui te perd, ingrat, ce n'est pas moi.
Il est vrai qu'en son cœur j'ai voulu te détruire;
Mais, c'est là seulement qu'attachée à te nuire,
Contente de pouvoir vous désunir tous deux,
Je n'ai rien oublié pour te rendre odieux.
Hé, pouvois-je prévoir que l'honneur chimérique
De sauver les débris d'un nom de République,
Porteroit une amante à perdre son amant?
Mais, pour t'en garantir, je ne veux qu'un moment.
Abandonne à mon cœur le soin de ta défense,
Je ne sai s'il te doit, ou tendresse, ou vengeance;
Je ne veux sur ce point nul éclaircissement,
Qui puisse triompher d'un plus doux mouvement;
Mais par un désaveu, souffre que j'humilie
A l'aspect du Sénat l'orgueilleuse Tullie;
Son cœur est désormais indigne de ta foi.

CATILINA.

Tullie en me perdant se rend digne de moi;

Et vous ; qui prétendez me ſauver par un crime,
Vous ne méritez plus mes vœux, ni mon eſtime.
C'eſt au Sénat qu'il faut m'accuſer aujourd'hui ;
Je ne redoute rien, ni de vous, ni de lui.
Si jamais vous oſiez y démentir Tullie,
Un affront ſi ſanglant vous coûteroit la vie ;
Ainſi déclarez tout, c'eſt l'unique moyen
De regagner un cœur qui ne vous doit plus rien.
Vos fureurs n'ont que trop épuiſé ma conſtance :
Mais, je vois les Licteurs, & le Conſul s'avance.
Éloignez-vous d'ici.

FULVIE.

Tu me braves, ingrat.
Adieu, tu me verra ce jour même au Sénat.

[*Elle ſort.*]

CATILINA.

Probus, ſuivez ſes pas, allez tous deux m'atten-
dre,
Et cachez Manlius qui doit ici ſe rendre.

SCENE III.

CICÉRON, CATILINA, LES LICTEURS.

CICÉRON *fait signe aux Licteurs de s'éloigner.*

C'Eſt vous, Catilina, que je cherche en ces lieux,
Non comme un Sénateur jaloux & furieux,
Mais comme un ennemi qui ſait regler ſa haine;
Sur ce qu'en peut permettre une vertu Romaine.
Enfin, depuis le jour que le ſort des Romains,
Par le choix des Tribuns fut remis en mes mains;
Vous ne m'avez point vû ſoigneux de vous déplaire,
Braver l'inimitié d'un ſi noble adverſaire.
Je remportai ſur vous l'honneur du Conſulat;
Sans acheter les voix du Peuple & du Sénat;
Et vous ſavez aſſez que cette préférence
Qui flattoit vos deſirs, paſſoit mon eſpérance.
Mais le Sénat toujours en butte à vos mépris,
Réunit en moi ſeul les vœux & les eſprits.
Encor, ſi quelquefois vous daigniez vous contraindre,
Que fait pour être aimé vous vous fiſſiez moins craindre,

[redacted]

Que mettant à profit tant de dons précieux ;
Vous affectassiez moins un orgueil odieux :
Mais bravant le Sénat & les Consuls ensemble ;
A vos moindres chagrins vous voulez que tout tremble.
Regardez ces Autels, voyez parmi nos Dieux
Ces marbres consacrés aux noms de vos ayeux ;
Leurs grands cœurs ont toujours haï la tyrannie ;
Et Rome n'a jamais tremblé que pour leur vie ;
Si moins ambitieux votre haute valeur
Ne nous eût inspiré que la même terreur ;
Qui d'entre nous pouvoit refuser son suffrage ;
Aux vertus dont le ciel a fait votre partage ?
Politique, Orateur, Capitaine, Soldat,
Vos défauts, des vertus ont même encor l'éclat.
Quel Citoyen pour nous, & le plus grand peut-être,
S'il nous menaçoit moins de nous donner un maître !
On dit... Mais je crois peu des bruits mal assurés ;
Qui vous osent nommer parmi des conjurés.
Tout défiant qu'il est Caton ne l'ose croire ;
Cependant le Sénat jaloux de votre gloire,
Pour étouffer des bruits, qui dans un Sénateur
Pourroient, en vous blessant, blesser son propre honneur,

Dès hier vous nomma Gouverneur de l'Asie.
Pompée & Pétréius descendus vers Ostie,
L'un & l'autre chargés de vous y recevoir,
Remettront dans vos mains leur souverain po
voir.
Partez donc, & songez que votre obéissance
Peut seule être le prix de notre confiance.

CATILINA.

Ainsi donc le Sénat veut, sans me consulter,
Me charger d'un emploi que je puis rejetter.
Je ne sai s'il a crû me forcer à le prendre,
Mais, j'ignore comment vous osez me l'appre
dre,
Et croire m'éblouir jusqu'à me déguiser
Tout l'affront d'un honneur que je dois mépriser
On me hait, on me craint, on conspire da
Rome,
Parmi des conjurés, c'est moi seul que l'on nomme
Cependant le Sénat peu certain de ma foi,
Daigne, malgré ces bruits, m'honorer d'un emplo
Le Farouche Caton, devenu plus flexible,
D'aucun soupçon encor ne paroît susceptible;
Et Cicéron ne vient armé que de bienfaits,
Lors qu'il peut, par la foudre, arrêter mes projet
Mais, d'un Consul jaloux la politique habile,
Devroit mieux me cacher que c'est lui qui m'exile

Et ne point abuſer de la crédulité
D'un Sénat trop jaloux de ſon autorité ;
Car enfin tous ces bruits, enfans de ſa foibleſſe ;
N'ont d'autres fondemens qu'un ſoupçon qui vous bleſſe.

CICÉRON.

N'eſt-ce rien, ſelon vous, que d'être ſoupçonné ?
A votre ambition ſans ceſſe abandonné,
Vous cauſez tant de trouble, & tant d'inquiétude ;
Que le moindre ſoupçon tient lieu de certitude.
Dès qu'on oſe allarmer le pouvoir ſouverain,
On eſt toujours ſuſpect d'un coupable deſſein.
Peut-on trop ſur ce point raſſurer la Patrie ?
Acceptez-vous l'emploi que Rome vous confie ?
C'eſt pour m'en éclaircir que je viens vous trouver.

CATILINA.

J'entens ; c'eſt ſur ce point que l'on veut m'éprouver.
Si j'accepte l'emploi, c'eſt à tort qu'on m'accuſe ;
Et je ſuis [illegible] dès que je le refuſe :
Mais, malgré l'appareil d'un frivole diſcours,
Je perce, en ce moment, à travers vos détours.
L'intérêt des Romains n'eſt pas ce qui vous guide ;
C'eſt le ſeul mouvement d'une haine perfide,
Que le fiel de Caton ſut toujours enflammer,
Et que mes ſoins en vain ont tenté de calmer.

J'ai fait plus, j'ai brigué jusqu'à votre alliance;
Et, lorsque Rome attend avec impatience
Un hymen qui pourroit rassurer les esprits,
Vous osez le premier signaler des mépris.
Et depuis quand, Seigneur, l'intérêt de ma gloire
Vous fait-il craindre un bruit que Caton n'ose croire?
Quand ce même Caton, Citoyen furieux,
Répand seul contre moi ces bruits injurieux
Que vous autorisez avec trop d'imprudence;
Vous, qui de son orgueil nourrissant l'insolence,
Consacrez chaque jour ses transports insensés.
Je vous connois tous deux mieux que vous ne pensez.
Timide, soupçonneux, & prodigue de plaintes,
Cicéron lit toujours l'avenir dans ses craintes;
Et Caton, d'un génie ardent, mais limité,
Ne connoît de vertu que la férocité;
Prompt à se courroucer, enclin à contredire,
La haine est le seul dieu qui le meut & l'inspire.
Mais c'est perdre le temps en discours superflus,
Et je reviens aux soins qui vous touchent le plus.
Allarmé d'un pouvoir dont la grandeur vous blesse,
L'ardeur d'en triompher vous occupe sans cesse:
Et, comme il vous falloit le secours d'un emploi
Pour éloigner de Rome un homme tel que moi,

Vous m'avez fait nommer Gouverneur de l'Afie,
Bienfait que je tiendrois de votre jaloufie :
Mais, mon nom feul ici vous faifant tous trembler,
Vous vous flattez qu'ailleurs vous pourrez m'accabler.
Déja par Manlius l'Italie occupée,
Va bientôt fe remplir des Troupes de Pompée,
Et ce fameux Vainqueur de tant de Nations,
Vous offre fon épée avec fes Légions.
Que d'inutiles foins, dans le temps que Tullie
Pourroit à votre gré difpofer de ma vie !
Car de ces noirs complots, qui caufent tant d'effroi,
Elle a dû déclarer que le Chef, c'étoit moi.
Je ne préfume pas qu'à fon devoir foumife,
Elle ait pû vous celer le Chef de l'entreprife.
Pourquoi donc au Sénat ne pas me déférer ?
J'entrevois les raifons qui vous font différer,
C'eft que mon rang demande une preuve plus grave
Que les rapports fufpects d'un malheureux efclave :
Mais mon honneur m'engage à vous défabufer,
Avec ce feul témoin vous pouvez m'accufer.
Son nom garantit tout. Cet efclave eft Fulvie,
Qui, jaloufe en fecret des charmes de Tullie,

A crû devoir troubler quelques ſoins innocens,
Qu'exigoient d'un grand cœur des charmes ſi touchans.
Qui croiroit qu'un Conſul ſi prudent & ſi ſage,
Eût été le joüet d'une femme volage ?
Vous rougiſſez, Seigneur; mais c'eſt avec éclât
Que je veux aujourd'hui me venger au Senat :
Car c'eſt là qu'en Conſul vous devez me répondre,
Et c'eſt là qu'en Héros je ſaurai vous confondre.
Adieu.

SCENE IV.

CICÉRON *ſeul.*

DAns quel déſordre il laiſſe mes eſprits!
Quelle honte pour moi, ſi je m'étois mépris !
Catilina pourroit ne pas être coupable.
Mais qu'il eſt dangereux, & qu'il eſt redoutable !
Quel ennemi le Sort nous a-t-il ſuſcité !
Que de courage enſemble, & de ſubtilité !
Son génie éclairé voit, pénétre, ou devine.
Rome n'eſt plus, les Dieux ont juré ſa ruine.
Eſſayons cependant de calmer la fureur
Du perfide ennemi qui fait tout mon malheur ;

S'I

S'il paroît au Sénat, & qu'il s'y justifie,
Son triomphe bientôt me coûteroit la vie.
Malgré tous ses détours, j'entrevois ce qu'il veut;
Mais nous serions perdus, s'il osoit ce qu'il peut.
Employons sur son cœur le pouvoir de Tullie,
Puisqu'il faut que le mien jusques-là s'humilie.
Quel abîme pour toi, malheureux Cicéron!
Allons revoir ma fille, & consulter Caton;
C'est là que je pourrai, dans le cœur d'un seul homme,
Retrouver à la fois, nos Dieux, nos loix, & Rome.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SUNNON, GONTRAN.

SUNNON.

ARrêtons, cher Gontran, c'est dans ces lieux sacrés,
Décorés avec faste, au fond peu révérés,
Qu'à la face des Dieux nous allons voir éclore
Un projet qui m'alarme, & qui les déshonore.
C'est ici que bientôt Crassus, Catilina,
Antoine, Céthégus, les enfans de Sylla,
Mille autres dont les noms éclatent dans l'Histoire,
Et qui de leurs ayeux flétrissent la mémoire,
Vont de leur sang impur sceller leur union,
Et livrer Rome entière à la proscription.
Heureux, si je pouvois, en ce désordre extrême,
D'un parti que je hais me dégager moi-même!
Entraîné dès long-temps, peut-être corrompu
Par un ambitieux qui séduit ma vertu,

Je me trouve forcé d'embrasser sa querelle,
D'être ennemi de Rome, ou Ministre infidéle.

GONTRAN.

Quoi, des Gaules, ici, Sunnon Ambassadeur,
De ce rang si sacré voudroit flétrir l'honneur !

SUNNON.

Laissons l'honneur d'un rang qui n'est plus qu'un vain titre,
Lorsqu'un autre intérêt devient mon seul arbitre ;
Les Gaules ont daigné m'envoyer en ces lieux :
Mais où sont les Romains, leurs Loix, même leurs Dieux ?
Et quel devoir encor veux-tu que je trahisse
Parmi des furieux sans frein & sans justice ?
C'est aux événemens à disposer de moi ;
D'ailleurs, dans ce cahos, à qui garder ma foi ?
A de vils Sénateurs noyés dans la mollesse,
A deux Consuls jaloux & désunis sans cesse ?
L'un des deux, sans honneur & sans fidélité,
Abuse chaque jour de son autorité ;
L'autre a mille vertus, mais n'ose en faire usage ;
Caton, loin de calmer, irritera l'orage.
Formidable au dehors, méprisable au dedans,
Le Sénat n'est enfin qu'un amas de brigans,
Unis pour le butin, divisés au partage,
Dont toute la vertu périt avec Carthage :

ne peut nous ſauver que leur diviſion,
e ſais pas encor quel péril nous menace :
Romain, tu connois ſa valeur, ſon auda
uel Romain encor ! Céſar depuis un an
ue en ſecret l'honneur d'être notre tyran
à nous gouverner que ce Héros aſpire.
Seine un moment coule ſous ſon Empire
s ſommes tous perdus, & Gaulois, & Gern
t tomber ſous le fer ou le joug des Romai
que la Gréce, Rome, & l'Univers enſem
ent de plus parfait, dans Céſar ſe raſſemb
lent, ambitieux, l'homme de tous les ter
toutes les vertus, & de tous les talens,
épide, éclairé, d'autant plus redoutable,
de tous les mortels il eſt le plus aimabl
s Catilina vient ; cher Gontran, laiſſe-no

SCENE II.

CATILINA, SUNNON.

CATILINA.

JE vous cherche, Sunnon, & j'ai besoin de vous ;
De nos desseins secrets la trame est découverte ;
Et je ne m'en crois pas plus voisin de ma perte.
Le Sénat éperdu, les Chevaliers épars,
Appellent, à grand bruit, le Peuple au Champ de Mars ;
De toutes parts, enfin, on murmure, on s'assemble :
Mais, objet de leurs cris, ce n'est pas moi qui tremble.
L'instant fatal approche, &, loin d'en être ému,
Je me sens transporté d'un plaisir inconnu.
Je craignois les délais, ils sont toujours à craindre ;
Le feu des factions est facile à s'éteindre ;
Ainsi l'on ne peut trop hâter l'événement.
Sunnon, puis-je compter sur notre engagement ?

SUNNON.

La foi de mes pareils ne fut jamais frivole :
Je suis Gaulois, ainsi fidéle à ma parole ;

L'honneur est parmi nous le premier de nos Dieux:
Mais vous savez quel joug on m'impose en ces lieux,
Et d'un Ambassadeur quel est le ministere;
Que je suis retenu par une loi sévere,
Qui me défend d'armer de criminelles mains,
Et d'oser les tremper dans le sang des Romains.
D'ailleurs, de vos projets j'ignore le mystere;
Je crains tout, sans savoir ce qu'il faut que j'espere.
Si vos desseins ne sont aussi justes que grands,
Et si ce n'est pour nous que changer de tyrans;
Si nos traités ne sont fondés sur la justice,
Vous prétendez en vain qu'aucun nœud nous unisse.
Notre unique vertu n'est pas notre valeur,
Nous aimons la justice autant que la candeur.
Quoique enfant de la Guerre alaité sous les tentes,
Le Gaulois n'eut jamais que des mœurs innocentes.
Si vous nous surpassez par votre urbanité,
Nous l'emportons sur vous par notre intégrité.
C'est à tous nos desseins l'honneur seul qui préside;
Et de nos intérêts l'équité qui décide.
Nos Dieux, nos Souverains, l'autorité des Loix,
La gloire, le devoir, notre épée & nos droits,
Aussi prompts que vaillans, francs, & pleins de noblesse,
Obéissans par choix, & soumis sans bassesse.

Mais Rome cherche moins, dans ses vastes projets,
A faire des amis, qu'à faire des sujets.
Comme nous ne voulons que le simple héritage,
Dont les temps & le sort firent notre partage,
Voyez, si du Sénat réprimant la fureur,
Vous pouvez des Gaulois être le protecteur.
Peut-être en ce discours, ou trop fier, ou trop libre,
Ai-je peu ménagé la majesté du Tybre :
Mais, dès que de mes soins notre sort dépendra,
Je parlerois aux Dieux comme à Catilina.

CATILINA.

Je ne condamne point un discours magnanime,
Qu'un intérêt sacré doit rendre légitime ;
Mais je le blâmerois, Sunnon, si ma vertu
Ne vous inspiroit pas un respect qui m'est dû.
Je ne suis point surpris qu'un Ministre soupçonne
De trop d'ambition un projet qui l'étonne,
Et que, loin de vouloir soulager l'Univers,
Je prétende, au contraire, appésantir ses fers.
Revenez cependant d'une erreur qui m'offense,
Et qui peut vous séduire à force de prudence.
Je suis Chef, il est vrai, d'un parti dangereux ;
Mais vous ne devez pas me confondre avec eux :
Souvent, pour s'assurer de leur obéissance,
Il faut laisser régner le crime & la licence.

Le choix des Conjurés est un choix hazardeux ;
Qui ne veut pas toujours des hommes généreux.
Le projet le plus grand, l'action la plus belle
A quelquefois besoin d'une main criminelle.
Si vous me regardez comme un ambitieux
Que la soif de régner a rendu furieux,
Et qui ne veut user du flambeau de la Guerre ;
Que pour subjuguer Rome, & désoler la Terre ;
Vous vous trompez, Sunnon ; considérez l'état
Du Sénat & des Loix, du Peuple & du Soldat ;
Trouvez enfin dans Rome un seul trait qui réponde
A son titre pompeux de maîtresse du monde.
Les Pirates divers que Pompée a défaits,
Cachoient dans leurs rochers cent fois moins de forfaits.
Mais je suis las de voir triompher l'injustice,
Il est temps que mon bras s'arme pour leur supplice,
Que j'immole à nos loix ce Sénat orgueilleux ;
Pour rendre l'Univers & les Romains heureux :
Voilà, mon cher Sunnon, le seul but où j'aspire ;
Non au funeste honneur de conquérir l'empire ;
Et, comme j'ai toujours estimé les Gaulois,
Je mourrai, s'il le faut, pour défendre leurs droits.
Mais ne présumez pas que de votre courage,
Dans ces murs malheureux, je veuille faire usage.

Les

Les Conjurés & moi, quelque ſoit le danger,
Nous n'avons pas beſoin d'un ſecours étranger;
Au contraire, je veux, que fuyant de la Ville,
Au Camp de Manlius vous cherchiez un aſyle:
Mais, avant que la nuit vous éloigne de nous,
Je vais vous expliquer ce que j'attens de vous.
Tout ſemble me livrer une Ville alarmée;
Mais loin de ſes remparts Rome a plus d'une armée.
Que le Sénat ici tombe ſous mes efforts:
Ce n'eſt point accabler ce redoutable corps
Qui renaît de lui-même, & qui ſe multiplie
Dans l'Univers entier comme dans l'Italie;
Que je vaincrai ſouvent ſans le rendre ſoumis,
Et qui me cherchera toujours des ennemis.
Je veux, ſi les deſtins me ſont peu favorables,
Trouver dans les Gaulois des amis ſecourables,
Quelque retraite enfin, dans un jour malheureux;
De vous, de vos amis, c'eſt tout ce que je veux.

SUNNON.

Ah! Dès que votre bras s'arme pour la juſtice,
Il n'eſt point de Gaulois qui ne vous obéiſſe.
Je vous répons de tous.

CATILINA.

Quels ſeront vos garans?

SUNNON *lui préſentant la main.*

Touchez dans cette main, ce ſont là nos ſermens.

Adieu, Catilina; quelqu'un vient, c'eſt Tullie.

CATILINA *ſeul.*

Que ſa triſte vertu me peſe & m'humilie!
Fuyons, n'expoſons point tant de fois en un jour
Des cœurs nés pour la gloire, aux attraits de l'amour.

SCENE III.

TULLIE, CATILINA.

TULLIE.

ARrêtez un moment, j'ai deux mots à vous dire;
Cependant, à l'effroi que votre accueil m'inſpire,
Je ne ſai ſi je dois m'expliquer avec vous.
Victimes tous les deux d'une amante en courroux,
Si mes cruels ſoupçons vous ont fait une offenſe,
N'en accuſez que vous, & votre fier ſilence,
Car vous pouviez d'un mot déſabuſer mon cœur.
Pourquoi, loin d'éclaircir une funeſte erreur,
Me cacher, aux dépens de toute mon eſtime,
Un témoin dont le nom vous eût abſous de crime,
Et que rendoit ſuſpect ſon amour irrité?
Vous ſavez de mes mœurs quelle eſt l'auſtérité,

Qu'enchaînée aux devoirs d'une innocente vie,
Je n'ai jamais connu que le nom de Fulvie.
Que ne m'épargniez-vous la honte & le remords
D'avoir trop écouté ses coupables transports ?
Falloit-il exposer une ame vertueuse
A servir les fureurs d'une ame impétueuse ?

CATILINA.

Ah ! Je n'étois déja que trop humilié
De voir à vos mépris mon rang sacrifié,
Sans vous faire rougir d'une indigne rivale.

TULLIE.

Dût sa haine aujourd'hui m'être encor plus fatale,
Malgré votre courroux, je veux vous engager
A respecter ses feux, même à la ménager.
D'un pareil ennemi vous n'avez rien à craindre;
Et son sexe, & son nom, tout m'oblige à la plaindre :
Ainsi, loin d'insulter à son déguisement,
Faisons-la de ces lieux sortir secrettement.
Vous n'avez contre vous de témoin que Fulvie,
Et l'on n'en croira point sa folle jalousie.
Loin de vous présenter l'un & l'autre au Sénat,
Evitez pour moi-même un dangereux éclat.
Que vous reviendroit-il d'une foible victoire
Qui, loin de l'embellir, flétriroit votre gloire ?

Croyez-moi, méprisez une amante en fureur,
Qui d'ailleurs ne vouloit que vous perdre en mon cœur.

CATILINA.

Lorsqu'on ose attaquer mon honneur & ma vie,
Vous voulez qu'en tremblant je me cache, où je fuie?
Que, laissant le champ libre à l'insensé Caton,
Je souffre qu'en public il flétrisse mon nom?
Que j'éloigne Fulvie, afin que votre pere,
Sur son absence même, au Sénat me défere?
Comment! Lorsque vous-même échauffant sa fureur,
Vous me livrez au Peuple, & me perdez d'honneur,
Que sur de faux rapports déja l'on délibere,
Que contre moi Caton éclate sans mystere,
Vous voulez que, témoin de leur emportement,
J'attende du Sénat quelque ménagement?
Que le Consul, enfin, touché de mon absence,
Ou ne m'accuse point, ou prenne ma défense?
Ah! Ne présumez pas que leur mauvaise foi
Puisse m'en imposer & triompher de moi:
Dès ce jour même il faut que je me justifie.

TULLIE.

Pourriez-vous, de ma part, craindre une perfidie?

CATILINA.

Non, mais on a trompé votre crédule amour,
Afin que vous pussiez me tromper à mon tour.
La plus legere peur corrompt les cœurs timides,
Et des plus vertueux fait souvent des perfides.

TULLIE.

Du moins en ma présence épargnez Cicéron.

CATILINA.

Ah! s'il écoutoit moins le dangereux Caton,
Et les fantômes vains d'une peur chimérique,
Vous & moi nous eussions sauvé la République.

TULLIE.

Il en est temps encor, cruel! Écoutez-moi,
N'allez point au Sénat, fiez-vous à ma foi;
Sur de vaines rumeurs votre fierté s'abuse,
Songez que c'est moi seule ici qui vous accuse,
Que je puis d'un seul mot rassurer les esprits,
Et dissiper l'erreur qui les avoit surpris.
Si de nos premiers feux vous perdez la mémoire,
Songez du moins, Seigneur, qu'il y va de ma gloire.
Quoi, vous pouvez m'aimer & me sacrifier
A l'orgueilleux honneur de vous justifier?
L'amour vous justifie, & reprend son empire;
Quand mon cœur vous absout, mon cœur doit vous suffire,

Le Sénat contre vous n'a rien fait publier.
Ah! laissez-moi l'honneur de vous concilier!
Laissez-moi réunir mon amant & mon pere.
Hélas! Étoit-ce à moi d'en parler la premiere?
L'amour n'offre donc plus à vos tendres souhaits,
Aucun bien qui vous puisse engager à la paix?
Vous étes des Romains la plus noble espérance,
Daignez contre vous-même embrasser leur défense.
De quoi vous plaignez-vous, quand c'est vous seul, ingrat,
Qui voulez aujourd'hui convoquer le Sénat?
Si vous vous obstinez encore à vous défendre,
Le Consul à son tour voudra s'y faire entendre.
Et bientôt vos amis ardents & furieux,
De carnage & d'horreur vont remplir tous ces lieux.
Voulez-vous mettre en feu la ville infortunée,
Que votre amante habite, où votre amante est née?
Laissez-moi désarmer vos redoutables mains,
Accordez à mes pleurs la grace des Romains,
Et qu'il soit dit du moins de l'heureuse Tullie,
Que le Dieu de son cœur fut Dieu de sa Patrie.

CATILINA.

Ah, Madame, cessez de vouloir m'abuser:
J'aimerois mieux vous voir constante à m'accuser.

Armer contre ma vie un Sénat qui m'abhore.
Quoi, c'est moi qu'on veut perdre, & c'est moi qu'on implore?
Que dis-je? C'est à moi que Tullie a recours,
Pour sauver les cruels qui poursuivent mes jours;
C'est pour eux, non pour moi, qu'elle verse des larmes!
Et loin de m'arracher à leurs perfides armes,
Je la vois avec eux conspirer à l'envi!
Rendez-moi donc l'honneur que vous m'avez ravi,
Si vous ne voulez pas que j'aille le défendre:
Mais en vain par vos pleurs on cherche à me surprendre.
Et, sur quoi votre amour prétend-il m'émouvoir?
A-t-il dans votre cœur triomphé du devoir?
Quoi, sur le seul rapport d'un témoin méprisable,
Sans rien examiner vous me croyez coupable,
Et sans en exiger d'autre éclaircissement,
Votre austere vertu sacrifie un amant?
Cet exemple est si grand qu'il faut que je l'imite;
Plus vous m'attendrissez, plus mon honneur m'invite
A m'immoler moi-même à ce que je me dois.

TULLIE.

Hé bien, cruel, adieu pour la derniere fois.

CATILINA *seul.*

Que je me sens touché ! que mon ame est émûe !
Ah, que n'ai-je évité cette fatale vûe !
Mais j'apperçois Probus.

SCENE IV.

CATILINA, PROBUS.

PROBUS.

Je viens vous avertir
Que dès ce même instant, Seigneur, il faut partir ;
Tout s'arme contre vous, & le Sénat s'assemble.

CATILINA.

Qu'aurois-je à redouter d'un ennemi qui tremble ?
Je veux, à commencer par le plus fier de tous,
Les voir dans un moment tomber à mes genoux :
Et je vais les trouver.

PROBUS.

Quoi, seul & sans défense ?

CATILINA.

Aucun d'eux n'osera soutenir ma présence ;
Ainsi, ne craignez rien.

PROBUS.

Seigneur, y penſez-vous?
Songez que Romulus expira ſous leurs coups.
Je ne condamne point une noble aſſurance;
Mais on n'en doit pas moins conſulter la prudence;
Plus le Sénat vous craint, plus il faut du Sénat
Craindre contre vos jours un ſecret attentat.

CATILINA.

Non, Probus, & je brave un péril qui vous glace;
Le ſuccès fut toujours un enfant de l'audace.
L'homme prudent voit trop, l'illuſion le ſuit,
L'intrépide voit mieux, & le fantôme fuit;
L'inſtant le plus terrible éclaire ſon courage,
Et le plus téméraire eſt alors le plus ſage.
L'imprudence n'eſt pas dans la témérité,
Elle eſt dans un projet faux & mal concerté:
Mais s'il eſt bien ſuivi, c'eſt un trait de prudence
Que d'aller quelquefois juſques à l'inſolence;
Et je ſai, pour dompter les plus impérieux,
Qu'il faut ſouvent moins d'art que de mépris pour eux.
Adieu, dans un moment ils me verront paroître
En criminel qui vient leur annoncer un maître.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CICÉRON, CRASSUS, CATON, & le reſte des Sénateurs.

CICÉRON.

ARbitres ſouverains de Rome & de ſes Loix,
Qui parmi vos ſujets comptez les plus grands Rois,
Je ne viens point ici, jaloux de votre gloire,
Briguer avec éclat le prix d'une victoire;
Le Sort, à mes pareils prodiguant ſes faveurs,
Me réſervoit le ſoin d'annoncer des malheurs.
De mon amour pour vous tel eſt le premier gage;
Et de mon Conſulat le funeſte partage.
Tandis qu'enorgueillis par tant d'heureux travaux,
Vous pouviez méditer des triomphes nouveaux,
De la terre & des mers vous promettre l'Empire,
Un ſeul homme à vos yeux travaille à vous proſcrire.

Pourrai-je, ſans frémir, nommer Catilina,
L'héritier des fureurs du barbare Sylla,
Lui que la cruauté, l'orgueil & l'inſolence,
N'ont que trop parmi nous ſignalé dès l'enfance;
Lui qui toujours coupable, & toujours impuni,
Veut ce que n'eût oſé l'Univers réuni,
Subjuguer les Romains ? O, vous que Rome adore;
Et qui par vos vertus la ſoutenez encore,
Vous, l'appui du Sénat, & l'exemple à la fois,
Incorruptible ami de l'État & des Loix,
Parlez, divin Caton.

CATON.

Et que pourrois-je dire
En des lieux où l'honneur ne tient plus ſon empire;
Où l'intérêt, l'orgueil commandent tour à tour,
Où la vertu n'a plus qu'un timide ſéjour,
Où de tant de Héros je vois flétrir la gloire?
Et comment l'Univers pourra-t-il jamais croire,
Que Rome eût un Sénat & des Légiſlateurs,
Quand les Romains n'ont plus ni Loix, ni Sénateurs?
Où retrouver enfin les traces de nos peres?
Dans des cœurs corrompus par des mœurs étrangeres.
Moi-même, qui l'ai vû briller de tant d'éclat,
Puis-je me croire encore au milieu du Sénat?

[redacted]

Ah! de vos premiers temps rappellez la mémoir
Mais ce n'eſt plus pour vous qu'une frivole hiſtoir
Vous imitez ſi mal vos illuſtres ayeux,
Que leurs noms ſont pour vous des noms injurieu
Mais de quoi ſe plaint-on? Catilina conſpire?
Eſt-il ſi criminel d'aſpirer à l'Empire?
Dès que vous renoncez, vous-mêmes à regner,
Un Trône, quel qu'il ſoit, n'eſt point à dédaigne
Non, non, Catilina n'eſt pas le plus coupable;
Voyez de votre état la chûte épouvantable,
Ce que fut le Sénat, ce qu'il eſt aujourd'hui,
Et le profond mépris qu'il inſpire pour lui.
Scipion, qui des Dieux fut le plus digne ouvrage,
Scipion, ce vainqueur du Héros de Carthage,
Scipion des mortels qui fut le plus chéri,
Par un vil délateur ſe vit preſque flétri.
Alors la liberté ne ſavoit pas dans Rome
Du ſimple citoyen diſtinguer le grand homme.
Malgré tous ſes exploits, le vainqueur d'Annibal
Se ſoumit en tremblant à votre Tribunal.
Sylla vient, qui remplit Rome de funérailles,
Du ſang des Sénateurs inonde nos murailles;
Il fait plus, ce tyran, las de regner enfin,
Abdique inſolemment le pouvoir ſouverain;
Comme un bon citoyen meurt heureux & tranquil
En bravant le courroux d'un Sénat imbécile,

Qui charmé d'hériter de ſon autorité,
Éleva juſqu'au Ciel ſa générosité,
Et nomma ſans rougir pere de la Patrie,
Celui qui l'égorgeoit chaque jour de ſa vie.
Si vous euſſiez puni le barbare Sylla,
Vous ne trembleriez point devant Catilina;
Par-là vous étouffiez ce monſtre en ſa naiſſance,
Ce monſtre qui n'eſt né que de votre indolence.

CRASSUS.

N'eſt-ce qu'en affectant de blâmer le Sénat
Que Caton de ſon nom croit rehauſſer l'éclat?
Mais il devroit ſavoir que l'homme vraiment ſage
Ne ſe pare jamais de vertus hors d'uſage.
Qu'aurions-nous à rougir des temps de nos ayeux;
Si ces temps ſont changés, il faut changer comme eux,
Et conformer nos mœurs à l'eſprit de notre âge.
Et qu'a donc perdu Rome à n'être plus ſauvage?
Rome eſt ce qu'elle fut, ſes changemens divers
Ont-ils de notre empire affranchi l'Univers?
Non, car ce fier Sylla, d'odieuſe mémoire,
Même en l'aſſerviſſant combla Rome de gloire.
Mais c'eſt trop s'occuper des reproches honteux;
Importunes leçons d'un Cenſeur orgueilleux,
Qui ſe trompe toujours au zéle qui l'enflamme.
Que Caton à ſon gré nous mépriſe & nous blâme,

N'aurons-nous désormais d'oracle que Caton,
Et les ſaintes frayeurs qui troublent Cicéron ?
Où ſont vos ennemis ? quel péril vous menace,
Un ſimple citoyen vous alarme & vous glace !
A percer ſes complots j'applique en vain mes ſoins,
Je vois plus de ſoupçons ici que de témoins.
On diroit à vous voir aſſemblés en tumulte,
Que Rome des Gaulois craigne encore une inſulte,
Et qu'un autre Annibal va marcher ſur leur pas.
Où ſont des conjurés les chefs & les ſoldats ?
Les fureurs de Caton & ſon impatience,
Dans le ſein du Sénat ſémant la défiance,
On accuſe à la fois Cæpion, Lentulus,
Dolabella, Cæſar, & moi-même Craſſus.
Voyez de vos conſeils juſqu'où va l'imprudence,
On craint Catilina, cependant on l'offenſe:
Mais plus vous le craignez, plus il faut ménager
Un homme & des amis qui pourroient le venger.
Et quel eſt, dites-moi, le témoin qui l'accuſe ?
Une femme jalouſe & que l'amour abuſe,
Qui, ſur les vains ſoupçons d'une infidelité,
Veut ſurprendre à ſon tour votre crédulité;
Qui, ſans pudeur, livrée à l'ardeur qui l'entraîne,
Invente des complots pour flatter votre haine ?
Si je plains l'accuſé, c'eſt parce qu'on le hait;
Voilà le ſeul témoin qui prouve ſon forfait.

Car, la haine a ſouvent fait plus de faux coupables
Qu'un penchant malheureux n'en fait de véritables;
Je dis plus, & quand même il ſeroit criminel,
Faut-il, comme Caton, être toujours cruel?
Dans ſon ſang le plus pur voulez-vous noyer Rome?
Songez qu'un ſeul remords peut vous rendre un grand homme;
La rigueur n'a jamais produit le repentir,
Ce n'eſt qu'en pardonnant qu'on nous le fait ſentir.
Rome n'eſt plus au temps qu'elle pouvoit ſans craindre
Immoler à la loi quiconque oſoit l'enfraindre;
D'ailleurs il eſt toujours imprudent de ſévir,
A moins qu'en ſûreté l'on ne puiſſe punir.
De quatre légions qui campoient vers Preneſte,
Celle de Manlius eſt la ſeule qui reſte;
Quand le Sénat devroit punir Catilina,
Êtes-vous aſſurés que quelqu'un l'oſera?
S'il échappe à vos coups, redoutez ſa vengeance,
Et des amis tout prêts d'embraſſer ſa défenſe.
A des projets nouveaux n'allez pas l'inviter
Par d'impuiſſans decrets qu'il ſauroit éviter.
Pour l'intérêt public il faut qu'on lui pardonne;
Et qu'à ſon repentir le Sénat l'abandonne.

Eh bien, Peres Conscripts, étes-vous rassurés?
Vous voyez d'un coup d'œil l'état des Conjurés,
Leurs chefs, & leurs soldats, cette nombreuse armée,
Dont Rome en ce moment est si fort alarmée,
Ces périls enfantés par les folles erreurs
D'un témoin dont Tullie adopte les fureurs;
C'est sur ce seul témoin qu'une beauté si chere
Me croit dans le dessein d'assassiner son pere,
D'égorger le Sénat, & vous le croyez tous?
Malheureux que je suis d'être né parmi vous!
Sylla vous méprisoit, & moi je vous déteste:
De nos premiers tyrans vous n'étes qu'un vil reste,
Juges sans équité, Magistrats sans pudeur,
Qui de vous commander voudroit se faire honneur?
Et vous me soupçonnez d'aspirer à l'Empire,
Inhumains, acharnés sur tout ce qui respire,
Qui depuis si long-temps tourmentez l'Univers?
Je hais trop les tyrans pour vous donner des fers.

CATON.

A quoi te serviroit cette troupe cruelle
Que ton palais impur & vomit & recéle,
Qui le jour & la nuit semant par-tout l'effroi,
Ministres odieux de tes fureurs....

CATILINA.

Tais-toi.

Il est vrai qu'autrefois plus jeune & plus sensible,
Vous l'avez ignoré, ce projet si terrible,
Vous l'ignorez encor, je formai le dessein
De vous plonger à tous un poignard dans le sein.
L'objet qui vous dérobe à ma juste colere
Ne parloit point alors en faveur de son pere;
Mais un autre penchant plus digne d'un Romain,
M'arrache tout-à-coup le glaive de la main.
Je sentis malgré moi l'amour de la Patrie
S'armer pour des cruels indignes de la vie.
Aujourd'hui que tout doit rassurer les esprits,
Une femme en fureur les trouble par ses cris;
A ses transports jaloux tout s'alarme, tout tremble,
Et c'est pour les servir que le Sénat s'assemble!
C'est sur ses vains rapports qu'un homme impétueux
Veut perdre ce que Rome eut de plus vertueux?
Orgueilleux Citoyen, dont l'austere sagesse
Est moins principe en lui qu'un fruit de sa rudesse;
Tyran Républicain, qui malgré sa vertu,
Est le plus dangereux que Rome ait jamais eu:
Par lui seul d'entre nous la concorde est bannie;
C'est lui, qui du Sénat détruisant l'harmonie,
Fomente la chaleur de nos divisions,
Et nous force d'avoir recours aux factions.

[redacted]

Mais il veut gouverner ; hé bien, qu'il vous gouverne,
Qu'il triomphe à son gré d'un Sénat subalterne
Qui, lâche déserteur de son autorité,
N'en a plus que l'orgueil pour toute dignité.
Et quel est aujourd'hui l'ordre de vos Comices ?
Le tumulte & l'effroi n'en sont que les prémices.
De chaque élection le meurtre est le signal,
Vos Prêteurs égorgés au pied du Tribunal,
Un Consul tout sanglant (mais trop juste victime)
D'un Peuple malheureux qu'à son tour il opprime.
Tous vos choix sont souillés par des assassinats ;
Ainsi furent nommés vos derniers Magistrats :
C'est ainsi qu'on élit, ou que l'on fait exclure,
Et qu'on osa me faire une mortelle injure.
Le Plébéïen s'éleve, & le Patricien
Se donne, sans rougir, un pere Plébéïen ;
Et pour l'adoption où l'intérêt l'entraîne,
Vous laissez profaner la Majesté Romaine.
Le voilà ce Sénat, ce protecteur des loix,
Dont l'exemple auroit dû diriger tous les Rois ;
Le voilà ce Sénat qui fait trembler la terre,
Et qui dispute aux Dieux le dépôt du tonnerre.
La Justice, autrefois votre Divinité,
Ne regne plus ici que pour l'impunité ;

La décence, les loix, la liberté publique;
Tout est mort sous le joug d'un pouvoir tyrannique;
Caton est devenu notre Législateur,
L'idole des Romains...

CICÉRON.

Et vous le destructeur
Traître; si le Sénat vous eût rendu justice,
Vos jours n'auroient été qu'un éternel supplice;
Mais si je puis encor faire entendre ma voix,
Vous ne braverez plus la foiblesse des loix.

CATILINA.

Hé bien, pour achever de confondre un coupable,
Qu'on offre à mes regards ce témoin redoutable,
De vos soins pénétrans monument précieux,
Cette esclave qui peut me convaincre à vos yeux:
D'où vient qu'en ce moment vous me cachez Fulvie?
Manlius auroit-il disposé de sa vie?
Car elle fut toujours l'ame de ses secrets.

CICÉRON.

Laissons-là Manlius, parlons de vos projets;
On ne connoît que trop vos lâches artifices.
Tremblez, séditieux, pour vous, pour vos complices,
Vous êtes convaincu, le crime est avéré;
Déja sur votre sort on a délibéré;

Vos forfaits n'ont que trop lassé notre indulgence.

CATILINA.

Je vais de ce discours réprimer l'insolence;
Vous pensez, je le vois, que tremblant pour mes jours
A des subtilités je veuille avoir recours.
Et qu'ai-je à redouter de votre jalousie?
Ainsi ne croyez pas que je me justifie.
Imprudens! Savez-vous, si j'élevois la voix,
Que je vous ferois tous égorger à la fois?
Instruit de votre haine & de mon innocence,
Tout le peuple à grands cris m'excite à la vengeance;
Mais (je n'imite pas les fureurs de Caton;
Et je laisse la peur au sein de Cicéron.)
Je n'aurois, pour punir votre coupable audace,
Qu'à vous abandonner au coup qui vous menace.
Sans m'armer contre vous d'un secours étranger,
Me taire encore un jour suffit pour me venger.
Et vous me condamnez! insensez que vous êtes,
Moi, qui retiens le fer suspendu sur vos têtes;
Moi, qui sans me charger d'un projet odieux,
N'ai qu'à laisser agir Manlius & les Dieux;

Moi, qui pouvant me mettre à couvert de l'orage,
M'expose pour sauver un Consul qui m'outrage;
[*montrant Cicéron.*]
J'ai causé par malheur votre premier effroi,
Et dans tous les complots vous ne voyez que moi.
Il en est cependant dont vous devez tous craindre:
Que vous étes aveugle, & que Rome est à plaindre!
Laissons-là Manlius. Consul peu vigilant!
Tandis que Rome touche à son dernier instant,
Qu'au plus affreux dangers le Sénat est en proie,
Qu'on va faire de Rome une seconde Troye?
Lorsque vous ne songez qu'à me faire périr,
Ingrats! sur vos malheurs je me sens attendrir.
Je sens en ce moment l'amour de la Patrie
Reprendre dans mon cœur une nouvelle vie;
Et votre aveuglement me fait trop de pitié,
Pour vous sacrifier à mon inimitié.

CICÉRON.

Et bien rompez, Seigneur, un si cruel silence,
Punissez en Romain l'ingrat qui vous offense.
En faveur de vous-même osez tout oublier,
Et sauvez le sénat pour nous humilier.

CATILINA.

Je n'ai point attendu l'instant du sacrifice
Pour servir ce Sénat qui m'envoye au supplice;

Depuis huit jours entiers j'aſſemble mes amis.
Les voilà ces complots que je me ſuis permis!
Mais malgré tous les ſoins d'une ame généreuſe,
Ils m'ont fait ſoupçonner d'une trâme honteuſe!
Armez ſans differer, prévenez l'attentat,
Si vous voulez ſauver la ville & le Sénat.
Celui qui hors des murs commande vos cohortes,
Manlius, dès ce ſoir, doit attaquer vos portes.

CICÉRON.

Manlius?

CATILINA.

Oui, Conſul, craignez qu'avant la nuit
Aux dépens de vos jours on n'en ſoit trop inſtruit.
Je vous ai déclaré le chef de l'entrepriſe,
Veillez, ou de ſa part craignez quelque ſurpriſe:
Je n'ai pû découvrir le reſte du parti,
C'eſt à vous d'y penſer, vous étes averti.
Manlius vous trahit; c'étoit pour vous défendre
Qu'en armes dans ces lieux j'étois venu me rendre,
Et non pour vous punir de m'avoir outragé;
En combattant pour vous je ſuis aſſez vengé.
Vous pouvez déſormais ou douter ou me croire,
J'ai rempli mon devoir & ſatisfait ma gloire.
Mes amis ſont tous prêts, vous pouvez les armer,
Leur qualité n'a rien qui vous doive alarmer;

Vous

Vous les connoissez tous, songez au Capitole,
Garnissez l'Aventin, les portes de Pouzolle;
Il faut garder sur-tout le pont Sublicien,
Le quartier de Caton, & veiller sur le mien;
Car le plus grand effort de ce complot funeste
Éclatera sans doute aux portes de Preneste,
Et mon palais y touche; on peut s'y soutenir;
Du moins un long combat pourra s'y maintenir.
Vous paroissez émûs, & rougissez peut-être
D'avoir pû si long-temps me voir sans me connoître.
Après tant de mépris, après tant de refus,
Tant d'affronts si sanglans, dont vous êtes confus,
Aurois-je triomphé de votre défiance?
Non, j'en ai fait souvent la triste expérience;
On ne guérit jamais d'un violent soupçon;
L'erreur qui le fit naître en nourrit le poison;
Et dans tout intérêt la vertu la plus pure
Peut être quelquefois suspecte d'imposture:
Mais pour calmer les cœurs je sais un sûr moyen,
Qui vous convaincra tous que je suis Citoyen.
On connoît Cicéron, & sa vertu sublime
A sû dans tous les temps lui gagner votre estime;
Il en est digne aussi par sa fidelité.
Caton vous est connu par sa sévérité:

Et s'il en eſt quelqu'un qui tremble ou qui balance....

CETHEGUS.

Aucun d'eux, nous pouvons agir en aſſurance :
Du ſang de Nonius avec ſoin recueilli,
Autour du vaſe affreux dont il étoit rempli ;
Au fond de ton palais j'ai raſſemblé leur troupe ;
Tous ſe ſont abbreuvés de cette horrible coupe,
Et ſe liant à toi par des ſermens divers,
Sembloient dans leurs tranſports défier les Enfers.
De joie & de frayeur mon ame s'eſt émûe ;
Céſar, le ſeul Céſar s'eſt ſouſtrait à leur vûe.

CATILINA.

Céſar n'a pas beſoin de ſermens avec moi,
Et ſon ambition me répond de ſa foi.
Pour toi que de ma part rien ne devroit ſurprendre ;
Qui, ſur un regard ſeul aurois dû mieux m'entendre,
Apprends que Manlius vouloit nous perdre tous,
Et qu'un moment plus tard c'en étoit fait de nous.
Manlius autrefois ſoupira pour Fulvie ;
Corrompu par ſes pleurs ou par ſa jalouſie,
Le perfide couroit nous vendre à Cicéron :
Mais d'un deſſein ſi lâche informé par Céſon,
Un inſtant m'a ſuffi pour prévenir le crime :
Ma main fumoit encor du ſang de la victime,

Quand tu m'as vû paroître au milieu du Sénat
Qui pourra, (s'il apprend ce nouvel attentat,)
Croire qu'en sa faveur je l'ai commis peut-être,
Et que pour le gagner je l'ai défait d'un traître?
Au reste, ne crains rien des frivoles récits
Dont je viens d'effrayer de timides esprits,
Qu'il falloit exciter par de feintes alarmes;
Si je veux les forcer de recourir aux armes,
Ne pouvant, sans nous perdre, armer un seul guerrier,
Si le Sénat tremblant n'eût armé le premier.
Quel triomphe pour moi, dans ce péril extrême;
De le voir pour ma gloire armé contre lui-même!
Des postes differens faussement indiqués,
Qui, selon mon rapport, pourroient être attaqués:
Aucun ne me convient; mais il faut par la ruse
Disperser les soldats d'un Sénat qu'elle abuse.
Prends garde cependant qu'à des signes certains
On puisse distinguer nos soldats des Romains.
Le palais de Sylla, notre plus fort azile,
Pourra seul, plus d'un jour, tenir contre la Ville.
Céson de Manlius devenu successeur,
Avec sa légion doit servir ma fureur.

Je ne crains que Ruffus, Préfet de six cohortes;
Pleines de Vétérans qui défendent les portes.
Ruffus n'a de soutien, ni d'amis que Caton,
Et je n'ai convaincu ni lui, ni Cicéron.
Si Ruffus, dont je crains le courage & l'adresse;
Pénetre les complots où Céson s'intéresse,
Ruffus tentera tout, la force ou les bienfaits,
Pour regagner Céson, ou tromper ses projets:
C'est l'unique moyen de tromper notre attente;
Mais ce péril nouveau n'a rien qui m'épouvante.
Les dangers que pour moi j'ai laissés entrevoir,
Malgré tant d'ennemis me flattent de l'espoir
Qu'en des piéges nouveaux je pourrai les surprendre.
Soit pour s'en emparer, ou soit pour le défendre;
Autour de mon palais ils vont tous accourir;
Que ce soit pour ma perte ou pour me secourir;
Nos premiers Sénateurs viendront le reconnoître;
Cicéron & Caton s'y trouveront peut-être.
Que ce moment me tarde! & qu'il me seroit doux
De pouvoir d'un seul coup les sacrifier tous!
Adieu, cher Céthégus, je vais revoir Tullie.

CETHEGUS.

C'est elle qui nous perd.

CATILINA.

Crois-tu que je l'oublie?

Je veux, pour l'en punir, employer à mon tour,
Aux plus noirs attentats ses soins & son amour.
Va, ce n'est point à moi, dès qu'il s'agit d'offense,
Que l'on doive donner des leçons de vengeance;
De ce soin, sur mon cœur tu peux te reposer;
C'est aujourd'hui qu'il faut tout perdre & tout oser.
Je vais solliciter la défense des portes,
Et l'ordre d'y placer de nouvelles cohortes;
Sur le prétexte vain de quelqu'affreux projet;
Dont je puis avoir seul pénétré le secret:
Ce n'est pas tout, je veux, par Tullie elle-même;
M'assurer cet emploi s'il est vrai qu'elle m'aime,
Sur ce fatal decret je vais la prévenir;
C'est de son amour seul que je veux l'obtenir.
Dans trois heures au plus le jour va disparoître;
Des postes d'alentour il faut te rendre maître.
Probus ne m'a fait voir qu'un esprit chancelant;
Prévenons les retours d'un Conjuré tremblant,
Et de la même main songe à punir Fulvie,
De ses forfaits nouveaux & de sa perfidie:
Plus de ménagemens, de pitié ni d'égards,
Le feu, le fer, le sang, voilà mes étendards.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CICÉRON *seul.*

CAton ne paroît point, & la nuit qui s'avance,
Accroît à chaque instant l'horreur qui la devance;
Pétréïus invité de hâter son retour,
Ne peut plus arriver avant la fin du jour;
Et ce jour malheureux étoit le seul, peut-être,
Qui pouvoit me flatter de triompher d'un traître;
Plus sur son innocence il a crû m'abuser,
Plus mon cœur défiant s'obstine à l'accuser.
Je sai qu'à Manlius il vient d'ôter la vie;
C'est pour mieux m'éblouir qu'il nous le sacrifie.
Trop heureux, si je puis à mon tour lui cacher
Le péril du decret qu'il vient de m'arracher!
Mais nous sommes perdus si jamais il devine
Qu'en secret par Céson je trame sa ruine.

Des piéges qu'on lui tend habile à se venger,
Il en feroit sur moi retomber le danger.
Ruffus m'assure en vain d'une longue défense,
Céson est désormais mon unique espérance.
Quelle honte pour vous, indomptables Romains,
De n'avoir pour appui que de si foibles mains!
O toi qu'en ses malheurs Rome toujours implore,
Et que sans te nommer en secret elle adore,
Toi, qui devois un jour couronnant ses exploits,
Soumettre à son pouvoir les Peuples & les Rois,
Daigne aujourd'hui, du moins, favorable génie,
La sauver de l'opprobre & de la tyrannie!
Caton ne revient point, je crains que son ardeur,
Plus loin que je ne veux, n'entraîne son grand cœur:
Mais je le vois, c'est lui. Quoi, vous êtes en armes?
Venez-vous redoubler, ou calmer nos alarmes?

SCENE II.

CICÉRON, CATON.

CATON.

Je voudrois vainement, dans ce désordre affreux,
Vous promettre, Consul, quelque succès heureux;

Le destin du Sénat est d'autant plus terrible ;
Que la main qui nous frappe est encor invisible ;
Victorieux, vaincu, j'ai combattu long-temps
Sans pouvoir reconnoître un seul des combattans
Nos soldats étonnés, peu touchés de leur gloire,
N'ont plus ce noble orgueil garand de la victoire.
J'ai vû, non sans frémir, nos premiers Vétérans
Muets, intimidés, abandonner les rangs :
La nuit achevera bientôt de tout confondre,
Et Ruffus de Céson n'ose plus me répondre.
Si Pétréïus enfin ne vient nous secourir,
Il ne nous restera que l'honneur de mourir ;
Mais, si nous en croyons les lenteurs de Pompée
Notre attente sur lui sera toujours trompée ;
Son Lieutenant nourri dans cet abus fatal,
N'imitera que trop ce tiéde Général ;
Cependant il est temps que Pétréïus arrive ;
La chaleur du combat ne peut être plus vive.
Le fier Catilina revêtu d'un emploi
Dont vous avez voulu le charger malgré moi,
Sur le frivole espoir de pouvoir le surprendre
Dans les piéges nouveaux que vous croyiez lui tendre,
L'adroit Catilina vous aura pénétré ;
Aux portes de Préneste il ne s'est point montré,

L'intrépide Ruffus, qui s'en est rendu maître,
A ce poste du moins ne l'a point vû paroître,
Et je crains qu'il ne soit au palais de Sylla,
Car j'en ai vû sortir Célius & Sura.
Pomponius, suivi d'une troupe fidéle,
L'investit, & pour vous rien n'égale son zéle;
Il a fait mettre aux fers, sur l'avis de Céson,
Plusieurs séditieux, les Gaulois & Sunnòn;
Soit haine, soit mépris, dessein ou négligence,
L'indifferent Crassus garde un honteux silence:
César se tait aussi, quelqu'en soit le sujet,
Rien n'est si dangereux que César qui se tait;
Cependant son palais dans une paix profonde,
Est, selon sa coutume, ouvert à tout le monde;
La moitié du Sénat défend le champ de Mars,
Où le peuple en fureur accourt de toutes parts;
Rome enfin n'offre plus que l'effroyable image
D'un champ couvert de morts & souillé de carnage:
Mais ce qui me surprend, c'est que Pomponius
M'a dit qu'en aucun lieu l'on n'a vû Manlius.

CICÉRON.

Manlius ne vit plus.

CATON.

Dieux, quel bonheur extrême!
Qui l'a donc immolé?

CICÉRON.

Catilina lui-même.

De qui l'ose attaquer la ruine est certaine,
Et Ruffus contre lui ne se soutient qu'à peine.
Seigneur, il m'a chargé de vous en avertir.

CATON.

Je vois nos Chevaliers, il est temps de partir.

SCENE IV.

CICÉRON, CATON, TULLIE.

TULLIE.

SEigneur, où courez-vous, tandis que le carnage
Au soldat furieux laisse à peine un passage?

CICÉRON.

Rassurez-vous, ma fille; & restez en ces lieux,
Bientôt nous reviendrons y rendre grace aux Dieux;
Ce Temple, en attendant, vous servira d'azile,
Que sur Rome & sur moi votre cœur soit tranquille.

SCENE V.

TULLIE *seule.*

ESpoir des malheureux ! Dieux, soyez mon recours :
Hélas ! c'est de vous seuls que j'attens du secours.
A quel excès de maux me voilà parvenue !
On me fuit, on se taît : ô soupçon qui me tue !
Que je crains les malheurs de ce fatal decret,
Que mon pere a paru m'accorder à regret !
Loin d'oser sur ce choix lui faire violence,
Ne devois-je pas mieux pénétrer son silence ?
J'entends avec fureur nommer Catilina ;
On dit qu'il se retranche au palais de Sylla
Tandis qu'en d'autres lieux il auroit dû paroître :
Est-ce là, s'il m'aimoit, que l'ingrat devroit être ?
Peut-il m'abandonner en cette extrémité ?
Quel usage fait-il de sa fidélité ?
Aucun de ses amis n'accourt pour ma défense ;
Et tous, jusqu'à Probus, évitent ma présence !
D'un funeste decret, n'aurois-je armé sa main
Que pour voir immoler jusqu'au dernier Romain ?

On vient, c'eſt lui : je ſens redoubler

SCENE V

CATILINA *ſans épée, un p*
main, TULLIE

TULLIE.

SEigneur, en quel état vous offre
Quoi, tout couvert de ſang. Quel dé
ble !
A qui réſervez-vous ce fer impitoy
Que vois-je !

CATILINA.

Un malheureux qui vie
Honteux de vivre encor, ou d'avoi
Dieux, qui m'abandonnez à mon f

Tandis qu'au déſeſpoir mon cœur eſt tout en proye,
Mes cruels ennemis ſe livrent à la joye!
Ce fer que je gardois pour leur percer le flanc;
Ne ſera plus ſouillé que de mon propre ſang.

TULLIE *à part.*

Fatale vérité que j'ai trop combattue,
De quel affreux éclat viens-tu frapper ma vûe!
Ecoutez-moi, Seigneur, & reprenez vos ſens;
Qui peut vous arracher ces terribles accens?
Si vous êtes vaincu, mon pere eſt donc ſans vie?

CATILINA.

Hé ſait-il ſeulement qu'on meurt pour la patrie?
Ce n'eſt pas vous, c'eſt lui que je cherche en ces lieux;
Fuyez, éloignez-vous d'un amant furieux.
Dieux, après tant d'exploits dignes de mon courage,
Il ne me reſtera qu'une inutile rage!
Ah, ſi j'euſſe manqué de prudence ou de cœur,
Je pourrois au Deſtin pardonner mon malheur.
Mais que n'ai-je point fait dans ce moment terrible?
Et que falloit-il donc pour me rendre invincible?
Intrépides amis dignes d'un ſort plus doux,
Vous êtes morts pour moi, j'oſe vivre après vous.

Quoi ! Sylla presque seul, plus heureux que grand
homme,
N'eut besoin que d'un jour pour triompher de
Rome ;
Et moi triste jouet du perfide Céson,
Je suis vaincu deux fois, & par toi, Ciceron !
Quoi, dans le même instant qu'il faut que Rome
tombe,
C'est toi qui la soutiens, & c'est moi qui succom-
be :
Mon genie accablé par ce vil Plébéien
Sera donc à jamais la victime du sien !
Après m'avoir ravi la dignité suprême,
Ce timide mortel triomphe de moi-même !
Fortune des héros, ce n'est pas sur les cœurs
Que l'on te vit toujours mesurer tes faveurs ;
Que l'on doit meprîser les lauriers que tu donnes,
Puisque c'est Ciceron qu'aujourd'hui tu couronnes !
O ! de mon désespoir, vil & foible instrument,
Tu me restes donc seul dans ce fatal moment ?
Mes généreux amis sont morts pour ma deffense
Et pour comble d'horreurs je mourrai sans van-
geance.
Dieux cruels, inventez quelque supplice affreux,
Qui puisse être pour moi plus triste & plus honteux.

TULLIE.

Malheureux, que dis-tu ? Quand la mort t'environne,
Ton cœur respire encor le fiel qui l'empoisonne ;
Et gemit de laisser des crimes imparfaits ?

CATILINA.

Qu'entends-je ! On m'ose ici reprocher des forfaits !
Cœur foible, qui rampant sous de lâches maximes,
Croyez l'ambition une source de crimes.
Vaine erreur qu'un grand cœur sut toujours dédaigner ;
Apprenez que le mien étoit fait pour regner.
Rome esclave, sans frein, avoit besoin d'un maître,
J'ai voulu lui donner le seul digne de l'être,
C'est moi ; si vous osez condamner ce projet,
Vous ne méritiez pas d'en devenir l'objet.
N'auriez-vous pas voulu, pour gouverner l'Empire,
Que j'eusse de Caton consulté le délire,
Ou que faisant un choix plus conforme à vos vœux,
J'eusse, pour avilir tant d'hommes généreux,
Donné ma voix au Dieu que le Senat révere,
Lui, dont la seule gloire est d'être votre pere !

TULLIE.

Songez qu'il est du moins l'arbitre de vos jours.

CATILINA *montrant son poignard.*

Voilà celui qui doit décider de leur cours.

Tout vaincu que je ſuis craignez de voir paroître
Cet arbitre nouveau qu'on me donne pour maître.

TULLIE.

Ecoutez-moi, cruel ! avant que la fureur
Acheve d'aveugler votre indomptable cœur ;
Les momens nous ſont chers, & celui-ci peut-être
Va flétrir ſur l'airain le jour qui vous vit naître.
Encor, ſi dans les champs où préſide l'honneur,
Où le vaincu ſouvent peut braver le vainqueur,
Je vous voyois chercher une ſorte de gloire,
Je pourrois ſans rougir chérir votre memoire.
Mais ſe donner la mort pour de honteux complots ?
Eſt-ce donc là mourir de la mort des héros !
Je devrois vous haïr, mais votre mort prochaine
Eteint tout ſentiment de vengeance & de haine ;
Mon cœur de ſes devoirs autrefois ſi jaloux,
Qui malgré tout l'amour dont il brûloit pour vous ;
Se fit de votre perte un devoir légitime,
Ne ſait plus aujourd'hui que pleurer ſa victime.
Barbare ! ſi jamais vous fûtes mon amant,
Si la mort vous paroît un frivole tourment,
Craignez-en un pour vous plus cruel, c'eſt moi-même ;
C'eſt une amante en pleurs qui vous perd & vous aime,

C'eſt ma douleur qui va me conduire au tombeau ;
Voulez-vous en mourant devenir mon boureau ?
Reconnoiſſez ma voix, c'eſt la fiere Tullie
Que l'amour vous raméne & vous reconcilie ,
Qui veut vous arracher à votre déſeſpoir,
Et qui ne rougit plus de trahir ſon devoir.
Songez, Catilina, que Rome eſt votre mere ,
Qu'à vous plus qu'à tout autre elle doit être chere ;
Renoncez à l'orgueil de vouloir mettre aux fers
Un peuple à qui les Dieux ont ſoumis l'univers ;
Pour ſauver votre honneur n'employez d'autres armes
Qu'un retour vertueux, vos remords & mes larmes ;
Jurez-moi que jamais vous ne teindrez vos mains
De votre propre ſang, ni du ſang des Romains.
Je vais vous dérober au coup qui vous menace ,
Ce que j'ai fait pour Rome obtiendra votre grace.

CATILINA.

Ma grace eſt dans mes mains, cœur indigne du mien,
Ciceron vous a-t-il déja tranſmis le ſien ?
Moi fléchir, moi prier, moi demander la vie !
L'accepter ce ſeroit me couvrir d'infamie.

TULLIE.

Et bien, cruel, mépriſe un pardon généreux ,
J'y conſens, mais du moins dans ton ſort malheureux ,

CATILINA.

Amis infortunés, ma main vient de r
Ce ſang que j'aurois dû verſer pour vou

[*Voyant paroître Ciceron & Caton.*]

Il ne me reſtoit plus pour comble de douleur
Que d'expirer aux yeux de mon lâche vainqueur

[*à Ciceron.*]

Approche Plebéïen, viens voir mourir un homm
Qui t'a laiſſé vivant pour la honte de Rome :

[*à Caton.*]

Et toi dont la vertu reſſemble à la fureur,
Au gré de mes deſirs tu feras ſon malheur;
Cruels qui redoublez l'horreur qui m'environne,

[*Il fait un mouvement pour ſe lever.*]

Qu'heureuſement pour vous la force m'abandonne!
Mais croyez qu'en mourant mon cœur n'eſt point
changé ;
O Ceſar, ſi tu vis je ſuis aſſez vengé.

FIN.

